

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

14 juin 2020

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

Deutéronome 8, 1-16

1 Corinthiens 10, 16-17

Jean 6, 51-58

Notes bibliques

Deutéronome 8,1-16 : l'enjeu de l'alliance entre Dieu et son peuple est rappelé ; c'est une question de vie ou de mort. Si les croyants oublient Dieu, s'ils n'appliquent pas ses commandements, s'ils servent d'autres dieux, alors ils disparaîtront. Ce qui permet de tenir, c'est le souvenir des épreuves traversées et la fidélité de Dieu.

1 Corinthiens 10,16-17 : ce passage mérite d'être replacé dans son contexte pour ne pas courir le risque d'un contresens, puisque Paul parle dans ce passage des risques éventuels à participer à des rituels de sacrifice païens. Il ouvre cette réflexion en rappelant que, comme la nourriture du désert rappelle la libération d'Égypte, le pain et le vin de la cène est à lire dans une perspective pascale. Participer au repas par le pain et le vin, c'est revivre le dernier repas institué par le Christ et participer à sa mort et à sa résurrection. La participation à ce repas nous libère des idoles, dès lors chacun est libre de manger ou de ne pas manger (de viandes sacrifiées aux idoles), à condition que cela ne fasse pas chuter autrui.

Jean 6, 51-58 : ce passage appartient à un passage bien plus long, que les exégètes appellent le « discours sur le pain de vie » (6,22-59) qui est constitué de plusieurs échanges entre la foule et Jésus, chacun de ces échanges étant ouvert par une question qui permet au Jésus de Jean de répondre et d'interpréter. Le passage qui nous occupe est le cinquième et dernier, on l'appelle la « parenthèse eucharistique » (v. 52-59). Il s'agit probablement d'un ajout au texte original, destiné à éclairer les questions soulevées auparavant pour ceux qui ont du mal à faire face au scandale de l'incarnation : dans les échanges précédents, le pain de vie était métaphorique et c'était Dieu qui le donnait, alors que dans ce dernier passage le pain de vie est clairement identifié comme la cène et c'est Jésus lui-même qui le donne, impliquant le croyant par sa participation au repas et lui offrant ainsi la participation à sa résurrection.

Le v. 51 termine l'échange précédent par une affirmation christologique (c'est-à-dire qu'il qualifie le genre de Christ dont il s'agit) : « Je suis le pain de vie », mais cette fois il est précisé qu'il est vivant et qu'il est descendu du ciel. Il est vivant parce qu'il est ressuscité ; il est descendu du ciel et donc de Dieu même. Le fait qu'il fasse le lien entre ce pain et sa chair fait porter l'affirmation christologique du côté de l'incarnation.



Manger ce pain, c'est totalement incarné : participer à la vie renouvelée du Christ c'est être vivant de la même chair. Le salut s'appuie donc sur le souvenir incarné (« mangé ») du dernier repas où sa mort est interprétée comme productive.

Au v. 52, « les Juifs » sont identiques à la foule mentionnée au v. 22. Ils disputent (*emakontô*) et entrent dans la polémique avec Jésus : l'équivalence entre « manger le pain » et « manger la chair » pose un vrai problème. Pour le lecteur de l'évangile, cela représente bien sûr la cène, mais pour les protagonistes ? C'est, au mieux, absurde, au pire, monstrueux : comment pourrait-on manger quelqu'un, déjà, mais encore plus celui qui s'identifie au Messie ? La réponse de Jésus ne met pas fin au scandale, il explique aux croyants ce que signifie « manger sa chair » en donnant à ceci un but : il s'agit de « donner la vie ».

Au v. 53, l'expression en « Amen, amen, je vous le dis » souligne l'importance de ce qui est dit : la participation à la cène sert à « avoir la vie en soi ». Encore faut-il comprendre ce que cela signifie : ça pourrait être une simple recette magique où manger (*estiô* puis *trôgô*, mâcher) donne automatiquement le salut. Ce n'est pas le cas. Si le don de la vie passe par le repas eucharistique (la cène), c'est parce que le lien ainsi établi entre le croyant et le Christ résiste à tout, même à la mort. Ce sacrement est une des expressions de la foi, c'est-à-dire du lien entre le Christ et celui qui croit en lui, parce que ce dernier y distingue le salut donné dans la mort et la résurrection.

Cette relation se dit aussi dans la relation réciproque qui se dit ainsi pour la première fois dans l'évangile selon Jean : demeurer l'un dans l'autre (v. 56). Jésus a reçu la vie du Père et il devient source de vie pour celui qui se lie à lui. Dans la cène, ce dont il s'agit c'est toujours la relation à Jésus et à travers lui, à Dieu.

Au v. 58, le langage métaphore revient et il est à nouveau question de pain. La différence entre la manne reçue au désert par les pères et le pain de vie reçu en Jésus souligne la portée sotériologique (qui relève du salut) du lien à Jésus, c'est-à-dire de la vie en plénitude.

Le passage se termine en réalité au v. 59 qui souligne que cet enseignement a été donné à l'intention de l'ensemble du peuple juif, dans la synagogue. Il a ainsi réinterprété l'histoire fondatrice de la manne donnée au désert dans le sens du salut donné en sa propre personne. La boucle est bouclée depuis le v. 51 : « Le pain que moi je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde ».

Proposition de prédication – Jn 6,51-58

« Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Comment est-ce *possible* ? Spontanément, c'est bien ce que nous nous demandons. Nous avons une fâcheuse tendance à nous poser des questions techniques, au fond. Il y a chez nous comme une méfiance envers ce Dieu qui nous offre quelque chose de bien étrange. Peut-être bien que nous posons toujours à Dieu la question : « comment ça marche ? Comment c'est possible ? ». Ou alors : qu'est-ce qu'il faut faire pour que tu nous aimes ? Et que cette question en trahit une autre : « mais, pour de vrai, comme disent les enfants, qu'est-ce que tu fais pour nous ? » Nous voulons un Dieu qui fait quelque chose pour nous, mais quelque chose qui soit à notre mesure, que nous puissions comprendre.

Mais il semblerait que ce qui intéresse Dieu, ce n'est pas de répondre à nos questions techniques. Non, c'est notre vie qui l'intéresse. Dieu a des choses à dire sur ce qui nous fait *vivre*. Et il l'a fait d'une façon extraordinaire, radicale. Il est *devenu ce qui nous fait vivre*. Voilà ce que recouvre ce passage de l'évangile de Jean, cette nouvelle radicalement nouvelle : Dieu est venu nous nourrir, pour de vrai. Pour une vie véritable.

Nous voulions un Dieu qui fait quelque chose, depuis les cieux, et voilà qu'il descend sur terre. Nous sommes prêts à grimper là-haut de toutes nos forces, et c'est lui qui descend parmi nous. Nous sommes prêts au sacrifice pour obtenir une miette de sa grâce, et c'est lui qui arrive pour nous l'offrir toute entière. Le pain de vie, ce n'est

pas *quelque chose* que nous allons chercher dans les cieux : c'est *quelqu'un...* qui en descend. Ce n'est pas un objet qui comble notre faim, c'est une personne qui agit en nous.

Le pain de vie dont parle Jésus, c'est lui-même. Ce n'est pas un pain que nous pourrions aller acheter et partager en plusieurs morceaux pour le distribuer nous-mêmes autour de nous ; c'est un pain qui se mêle à notre vie, qui lui donne la vie véritable, en nous, au plus profond de notre être intime, tellement intime qu'il y disparaît, comme un morceau de pain est mâché, digéré, métabolisé, apportant la vie même à nos cellules, à notre sang, à notre cerveau, à notre cœur, à nos gestes, à notre sommeil, à notre désir d'aller vers les autres, vers le monde, à agir, à changer, à bouleverser ce monde ! C'est toute notre vie qui est nourrie par ce pain-là. Chaque minute, même la plus anodine. Même celle que nous croyons avoir perdu.

Nous ne perdons plus jamais notre temps... parce que notre vie est nourrie dans ses moindres détails par la présence de quelqu'un qui se mêle à notre humanité, pour lui donner son souffle, son désir, son énergie. Un pain vivant qui donne la vie.

Dieu, devenu pain vivant descendu du ciel, transforme notre faim... Nous voulions un miracle : il nous donne la vie. Nous voulions une sécurité : il nous donne la force d'agir nous-mêmes. Nous voulions un Dieu assis tranquillement dans les cieux : il nous donne de vivre vraiment dans ce monde. Nous voulions acheter notre propre pain et ne rien devoir à personne : il nous donne de le recevoir, sans jamais réclamer de retour.

C'est sans doute ça le plus extraordinaire : en se donnant comme du pain, Jésus accepte de disparaître en nous, de telle sorte que ce qu'il nous donne ne peut lui être rendu. La vie qu'il a donnée, c'est nous qui en vivons. Il serait illusoire de croire que nous pourrions la lui rendre : c'est le boulot de Dieu, ça ! Non, nous n'avons rien à rendre. Nous avons à vivre de la vie donnée. Sans effort. Sans culpabilité. En faisant confiance, simplement, à ce qui se passe jusqu'au plus profond de nous, là où nous n'avons même pas accès...

Bien sûr, c'est à la mort du Christ que se réfère ce discours de Jean. Il s'agit bien de dire que le Christ est mort pour nous, qu'il a disparu pour que nous, nous puissions vivre. Mais en le disant comme ça, c'est tellement facile de céder à la culpabilité. De poser des questions techniques, de redemander à Dieu « mais comment c'est possible ? » « mais qu'est-ce que tu fabriques, alors qu'on ne t'avait rien demandé ? »

Oui, la mort du Christ pour nous, c'est si difficile à comprendre... Ce que Jean nous donne à comprendre, c'est qu'il s'agit d'un cadeau, du cadeau de la vie. Un véritable don qui ouvre à la vie. Pas une dette. Un don. Là où une dette nous ligote au passé, un don nous ouvre l'avenir. La vie. Rien de moins que la vie. En Jésus Christ, au prix de sa vie, notre Dieu nous nourrit de lui-même.

Jean reprendra la même idée, avec d'autres mots, un peu plus loin dans son évangile, au moment où Jésus entre à Jérusalem où il va mourir sur la croix (Jn 12,24). Vous connaissez ce passage bien sûr : « en vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ». Pour que le grain de blé puisse germer, il faut qu'il tombe à terre, puis que les racines se développent en se nourrissant du grain qui disparaît, puis que ces racines portent la plante, et que la plante à son tour porte du fruit. Oui, quelque chose meurt pour que la vie surgisse. Oui, quand le Christ se donne à nous comme du pain, le pain disparaît, comme le grain de blé. Mais il ne disparaît pas inutilement. Il se passe quelque chose, quelque chose qui nous échappe véritablement puisque nous n'y sommes pour rien. Le don de Dieu descend sur terre, le grain tombe en terre, se développe, les racines apparaissent, le fruit mûrit. Nous sommes la terre où tombe le grain.

Et quand nous sommes le corps qui mange le pain ? Qu'est-ce qui peut naître quand nous mangeons de ce pain, quand nous prenons conscience de cette vie qui se mêle à la nôtre et la renouvelle ? Qu'est-ce qui peut naître ? L'inattendu. L'inouï. La vie même, la vie qui s'installe et qui se diffuse en nous et ouvre tous les possibles... Voilà comment le Christ nous nourrit. En disparaissant, en acceptant de disparaître pour venir nous rejoindre au plus

intime de notre vie et la renouveler chaque jour, à chaque instant. Sans que nous soyons en rien à l'initiative de ce miracle. Il est notre nourriture, venue d'ailleurs, envoyée par Dieu pour la vie véritable.

Alors, les questions qui peuvent nous rester ne sont plus des questions techniques. La question n'est plus « mais comment ça marche » ou « qu'est-ce qu'il faut faire ». La question devient : que faisons-nous de cette vie offerte ? Allons-nous vivre, véritablement, de ce qui nous est donné ?

Jésus, devenu notre nourriture, nous transforme de l'intérieur, tranquillement, pour la vie. C'est la vie éternelle que nous recevons du Christ : non pas seulement une promesse de résurrection au dernier jour mais la vie pleine et entière, une vie qui ne s'achève pas avec la mort. Voilà qu'il vit en nous. Voilà qu'il nous rend libres d'user de cette vie pour être à notre tour source de vie. C'est à partir de lui que nous nous tournons vers les autres. Que nous pouvons espérer. Aimer. Soutenir notre prochain. Protéger ceux qui souffrent. Voilà que nous nous surprenons à être des grains de blé, des bouchées de pain, des regards pleins d'espérance, une force de vie au cœur du monde.

Cette Église, cette communauté qui se réunit aujourd'hui dans la joie, dans la fête, c'est bien là que vient s'inscrire, dans le culte, la promesse de vie donnée par Dieu. En partageant la Parole que nous mâchonnons, que nous mastiquons ensemble, que nous accueillons comme un pain de vie. Mais aussi bien sûr, et avec l'Église universelle, autour de la table, autour du pain et du vin. Dans la Cène, Jésus est à la fois notre hôte et notre nourriture : il nous accueille, et se donne à nous.

Alors nous pouvons cesser de poser cette question technique qui nous revient toujours, « Qu'est-ce que tu fais pour nous ? Comment ça marche ? » La réponse qui nous est donnée, c'est de cesser de nous demander ce que Dieu fait pour nous. C'est simplement de croire. Comme si Dieu nous disait : « croyez... croyez simplement en moi : c'est ce que je suis pour vous qui compte, pas ce que je fais. »

Oui vraiment, Dieu a des choses à dire sur ce qui nous fait vivre. Mais surtout : il *est* ce qui nous fait vivre.

Amen

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr